

Travaux de Linguistique Romane

Les écrits des Poilus

ELIPHI

TraLiRo – Sociolinguistique, dialectologie, variation

Collection dirigée par Jean-Paul Chauveau, Hans Goebel et
Paul Videsott

TRALIRO

TRAVAUX DE LINGUISTIQUE ROMANE

Hélène Carles / Martin Glessgen (éds.)

Les écrits des Poilus

Miroir du français au début du XX^e siècle

ELIPHII

EDITIONS DE LINGUISTIQUE ET DE PHILOGIE

Ouvrage publié avec le soutien du Fonds national suisse de la recherche scientifique (FNS).

La loi du 11 mars 1957 n'autorisant, aux termes des alinéas 2 et 3 de l'article 41, d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective », et d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale, ou partielle, faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants-droit ou ayants-cause, est illicite » (alinéa 1^{er} de l'article 40).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles 425 et suivants du Code Pénal.

ISBN 978-2-37276-036-2

ISBN 978-2-37276-041-6

EAN 9782372760362

EAN 9782372760416

DOI 10.46277/eliphi.2020.036.2 (sous la licence CC BY-NC-ND 2.0 FR)

© Éditions de linguistique et de philologie, Strasbourg 2020.

Table des matières

Préface.....	VII
Hélène Carles / Martin Glessgen: L'écrit familial au début du xx ^e siècle: l'apport des <i>Mots des Poilus</i> de Pierre Rézeau.....	1
<i>1. Le cadre général</i>	
Pierre Rézeau: L'éventail des correspondances de guerre 14-18: un témoignage linguistique d'une richesse insoupçonnée.....	27
Thierry Heckmann: Recueillir, intégrer, mettre en valeur les correspondances et les carnets des Poilus. L'exemple de la Vendée.....	41
<i>2. La variation diatopique</i>	
Martin Glessgen: Le plurilinguisme en France au début du xx ^e siècle – perception et réalité.....	53
André Thibault: La variation régionale chez les Poilus: phonétique et morpho-syntaxe.....	99
Hélène Carles: Nature et trajectoires du français régional en domaines occitan et francoprovençal.....	121
<i>3. La variation diastratique et diaphasique</i>	
Dumitru Kihai: La place de l'argot dans le vocabulaire des Poilus.....	171
Jean-Paul Chauveau: Le vocabulaire rural dans les échanges familiaux.....	191
Claus D. Pusch: L'immédiat et la distance communicatifs – L'apport des <i>Mots des Poilus</i>	215
Jean-Christophe Pellat: Lettres de Poilus: éléments de syntaxe.....	233
Bénédicte Elie: Langue littéraire vs Langue familiale: Une même langue pour dire la guerre?.....	243

4. *Le cas de l'italien et de l'allemand*

Emanuele Cutinelli-Rendina: La documentazione semicolta contemporanea in italiano.....	283
Sergio Lubello: L'italiano nelle lettere della Grande Guerra, con particolare attenzione al lessico.....	295
Lena Sowada: La recherche sur l'écriture privée: perspectives germanistiques	311

5. *Annexe: matériaux complémentaires*

Gilles Roques: En marge des <i>Mots des Poilus</i> de Pierre Rézeau. Commentaires et compléments.....	335
André Thibault: Analyse linguistique des traits phonographiques et morpho-syntaxiques de la correspondance d'une femme de soldat en Bretagne romane (1915-1917).....	389
<i>Index verborum</i>	439

Préface

Le présent volume prend appui sur le dictionnaire *Les mots des Poilus* de Pierre Rézeau, paru en 2018 à l'occasion du centième anniversaire de l'armistice de la Grande Guerre¹. Cet ouvrage volumineux de mille pages réunit près de 5 500 lexèmes et 15 000 citations, fruit d'une lecture attentive de l'auteur d'environ 100 000 lettres. Il met ainsi en relief le vocabulaire diasystématiquement marqué et/ou insuffisamment décrit par la lexicographie du français. Le choix de Rézeau, l'un des artisans du *Trésor de la langue française* et maître d'œuvre du *Dictionnaire des régionalismes de France*, fait autorité et garantit une représentativité permettant les analyses thématiques qui constituent le présent volume. Il réunit les contributions d'une quinzaine d'auteurs, spécialistes de la variation du français contemporain, mais aussi de l'italien et de l'allemand, afin d'accentuer les différents aspects d'une ressource d'une richesse unique et ainsi cerner les particularités du français familial au début du xx^e siècle.

Les études de ce volume ont été préparées à travers la première moitié de l'année 2019 et présentées, lors d'un colloque organisé les 21 et 22 juin à l'Université de Strasbourg, en partenariat avec l'Université de Zurich et l'École Pratique des Hautes Études/PSL. Cette rencontre, permettant d'honorer le 80^e anniversaire de Pierre Rézeau, a fait écho au colloque organisé seize ans jour pour jour à l'occasion de son 65^e anniversaire à Strasbourg. Si le premier colloque, organisé par Martin Glessgen et André Thibault, a mis en relief le *Dictionnaire des régionalismes de France*², le second, organisé par Hélène Carles et Martin Glessgen, s'est placé dans cette continuité en étudiant sous différents aspects *Les mots des Poilus*.

Nous remercions les auteurs qui ont marqué par leur engagement autant que par la diligence et la qualité de leur travail l'intérêt pour cette réflexion sur *Les mots des Poilus*. Nos remerciements s'adressent tout autant à Pierre Rézeau lui-même, qui a suivi par son attention toujours bienveillante et ses précieux conseils la réalisation de cet ouvrage. Lui-même et Jean-Paul Chauveau ont relu les différents articles du volume, ce qui a contribué à l'homogénéisation de l'ensemble.

¹ Pierre Rézeau, *Les mots des Poilus*, Préface d'Annette Becker, Strasbourg, ÉLiPhi/SLR, 2018; xii + 970 p. [cité comme «MP» dans le présent volume].

² *La lexicographie différentielle du français et le "Dictionnaire des régionalismes de France"*, Actes du colloque en l'honneur de Pierre Rézeau pour son soixante-cinquième anniversaire (Strasbourg, 20-22 juin 2003), Strasbourg, PUS, 2005.

La mise en page du présent volume a été réalisée par Dumitru Kihai, aidé de Jessica Meierhofer pour l'*index verborum*. Hans Goebel, en tant que directeur de la collection, a accompagné efficacement l'achèvement de l'ouvrage.

Nous remercions enfin, pour leur soutien financier, l'équipe LiLPa et la Faculté des Lettres de l'Université de Strasbourg, l'équipe SAPRAT de l'École Pratique des Hautes Études/PSL ainsi que le *Romanisches Seminar* de l'Université de Zurich. Leur soutien spontané et positif a permis la réalisation du colloque dans les meilleures conditions. La publication de l'ouvrage a été soutenue par le Fonds national suisse de la recherche scientifique (FNS). Au nom de tous les auteurs du volume, nous leur exprimons notre reconnaissance.

Strasbourg / Zurich, le 31 juillet 2020

Hélène CARLES
Martin GLESSGEN

L'immédiat et la distance communicatifs – L'apport des *Mots des Poilus*

1. Introduction

L'objectif de cette contribution est de présenter le modèle de l'immédiat et de la distance communicatifs, élaboré par les linguistes allemands Peter Koch et Wulf Oesterreicher, et d'illustrer l'utilité des données rassemblées par Pierre Rézeau dans son dictionnaire des *Mots des Poilus* pour la description de la variation dite diamésique proposée par Koch et Oesterreicher.

2. L'immédiat et la distance : binarité médiale, continuum conceptionnel

Le concept de l'immédiat communicatif vs. la distance communicative est né de l'insatisfaction de Peter Koch (* 1951, † 2014) et de Wulf Oesterreicher (* 1942, † 2015) avec la différenciation traditionnelle entre scripturalité et oralité ou entre 'langue écrite' et 'langue parlée'. Cette dichotomie fait allusion en premier lieu à une différence médiale entre l'utilisation du code graphique par opposition au code phonique. Cette différence est incontestablement importante pour l'analyse de la communication, car chaque réalisation de la langue obéit à ses propres règles, par exemple au niveau du marquage de la segmentation de ses unités fonctionnelles, mais elle s'avère, de par son caractère binaire, assez facile à appliquer : on a affaire ou bien à quelque chose d'écrit ('scripté') ou bien à quelque chose de parlé ('prononcé'). Ce qui est moins facile, c'est la décision de la position exacte d'un acte communicatif entre le 'typiquement' écrit et le 'typiquement' oral du point de vue de sa conception, car cette dimension conceptionnelle se présente sous forme d'un continuum. Pour éviter toute ambiguïté entre la distinction médiale et la distinction conceptionnelle, Koch et Oesterreicher (1985) suggèrent, à propos de la dernière, de désigner les pôles du continuum par les termes de l'immédiat et de la distance communicatifs. La figure 1 illustre les deux dimensions ainsi identifiées pour un échantillon de genres textuels et discursifs.

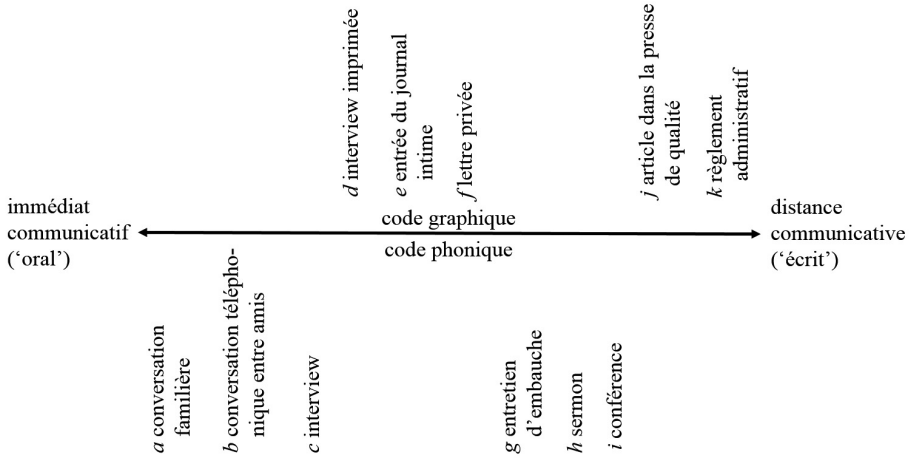


Figure 1: Genres textuels / discursifs entre l'immédiat et la distance communicatifs (d'après Koch / Oesterreicher 1990; 2012; modifié)

Afin de déterminer la position d'un genre textuel / discursif dans ce schéma, Koch / Oesterreicher évoquent deux groupes de facteurs qui caractérisent respectivement l'immédiat communicatif et la distance communicative, facteurs qui sont souvent reliés entre eux par antonymie : ainsi, il y a à chaque pôle des conditions de communication spécifiques qui mènent les interlocuteurs à mobiliser des ressources linguistiques particulières décrites par Koch / Oesterreicher comme 'stratégies de verbalisation'. La figure 2 réélabore le schéma de la figure 1 en y ajoutant la liste (non exhaustive) des conditions communicatives et des stratégies de verbalisation associées à l'immédiat et à la distance communicatifs.

De cette représentation graphique du modèle, on peut déduire, par exemple, que la communication de l'immédiat se déroule plutôt dans un environnement familier / privé où l'échange communicatif a lieu face à face et se caractérise, sur le plan linguistique, par une planification énonciative limitée (et, par là, par un haut degré d'émergence' interactionnelle), alors que la communication de la distance a lieu dans des environnements publics où la connaissance mutuelle de même que le savoir partagé (le *common ground*) des interlocuteurs sont limités, tandis que les échanges communicatifs générés dans de tels environnements font preuve d'un degré de planification et d'élaboration linguistiques plus élevé. La représentation de l'espace bi-dimensionnel entre l'immédiat et la distance en forme de trapèze (ou plutôt de deux triangles opposés) symbolise les affinités qui, selon Koch / Oesterreicher, existent entre le médium et les traits conceptionnels : plus un genre médialement / matériellement graphique (ou phonique) s'approche du pôle de la distance (ou de l'immédiat), plus il est tributaire des conditions communicatives et plus il accumule les traits de verbalisation qui la (le) caractérisent, et *vice versa*.

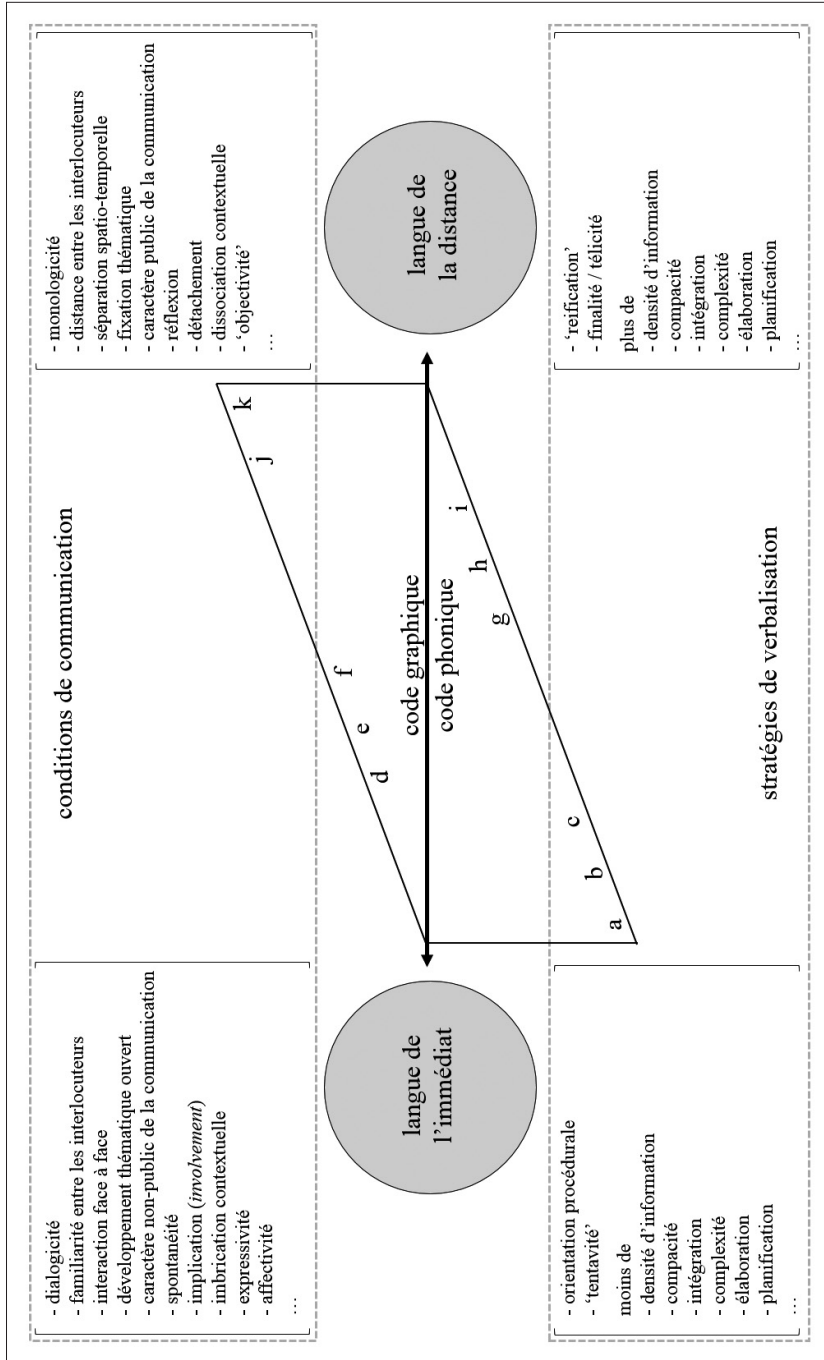


Figure 2: Le continuum entre l'immédiat et la distance communicatifs et ses affinités médio-conceptionnelles (d'après Koch / Oesterreicher 1990; 2012; modifié)

À part l'organisation interne du continuum entre l'immédiat et la distance communicatifs, Koch et Oesterreicher se sont intéressés à son rapport avec les dimensions variationnelles des langues 'historiques' individuelles telles qu'elles ont été identifiées par Eugenio Coseriu dans son modèle diasystématique de l'« architecture de la langue ». Les auteurs n'attribuent pas seulement au continuum immédiat–distance le statut d'une dimension de plein droit dans l'espace variationnel de la (ou des) langue(s), à côté des dimensions diatopique, diastratique et diaphasique; ils considèrent cette dimension, qu'ils désignent comme 'diamésique', comme étant la plus centrale et la plus englobante du diasystème parce qu'elle peut absorber et intégrer tous les éléments soumis au dynamisme entre les niveaux de variation qu'ils appellent 'chaîne variationnelle'. La figure 3 résume leur approche, avec la chaîne variationnelle symbolisée par les flèches épaisses.

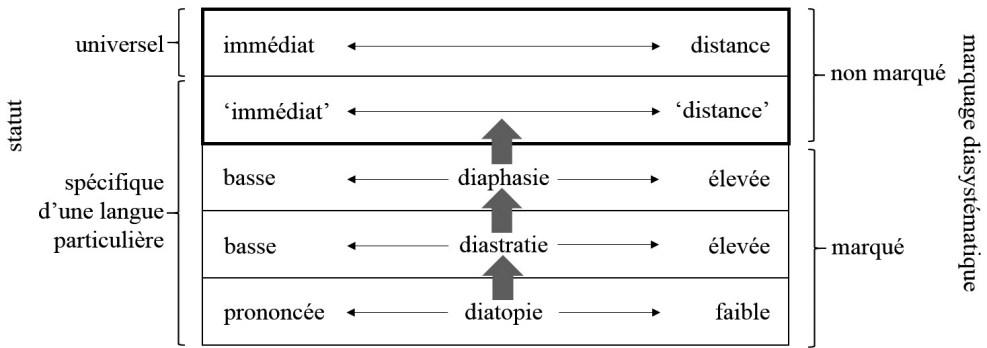


Figure 3: L'espace variationnel des langues entre immédiat et distance communicatifs (d'après Koch / Oesterreicher 1990; 2009 et *passim*; modifié)

Autre précision importante: le continuum immédiat–distance n'opère pas seulement comme dimension variationnelle supérieure au sein de l'architecture de la (ou des) langue(s) individuelle(s), mais contient des éléments qui doivent être considérés comme universels, ce qui découle tout naturellement du caractère universaliste du modèle esquissé *supra*.

Ce modèle de Koch et Oesterreicher a rencontré un grand succès parmi les linguistes des pays germanophones, où il a inspiré beaucoup de travaux (cf. Feilke / Hennig [ed.] 2016 et l'article d'Oesterreicher / Koch dans ce volume), mais aussi parmi les linguistes hispaniques grâce à la traduction de leur manuel de 1990 en espagnol (Koch / Oesterreicher 2007). La réception est restée plus timide dans les pays francophones et quasiment inexistante dans l'aire anglo-saxonne.

3. Immédiat vs. distance communicatifs et la scripturalité des 'semi-lettrés'

Si le modèle de Koch et Oesterreicher avait été conçu pour mieux saisir la variation diamésique dans les textes écrits comme dans les discours oraux, c'est surtout par rapport à l'étude de la langue parlée que ce modèle a été mis à profit. Cependant, son apport pour une meilleure compréhension de la scripturalité et de ses principes sous-jacents n'est pas négligeable. Une distinction bien utile introduite par les deux linguistes allemands est celle entre 'passage au graphique' (*Verschriftung*) et 'passage à l'écrit' (*Verschriftlichung*), qui éclaire la relation entre l'immédiat phonique (A), la distance phonique (B), l'immédiat graphique (C) et la distance graphique (D) représentés dans la figure 4, qui reprend l'élément central des triangles opposés de la figure 2 :

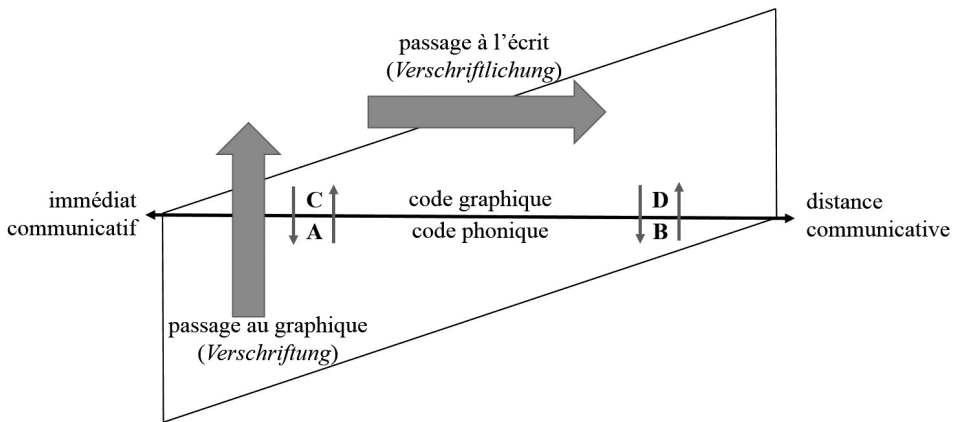


Figure 4: Passage au graphique vs. passage à l'écrit (d'après Koch / Oesterreicher 2009; modifié)

Les auteurs définissent cette distinction, qui est particulièrement pertinente pour la genèse diachronique de la culture scripturale dans les langues historiques, mais aussi pour l'acquisition de la compétence scripturale chez l'individu, comme suit :

on entendra par *passage au graphique* la transposition purement médiale de la réalisation phonique dans le code graphique (A → C ou B → D) ; en revanche, il y a *passage à l'écrit* dans tous les processus d'élaboration conceptionnelle tendant vers le pôle de la distance (A/C → B/D) (Koch / Oesterreicher 2009, 2575)

Une compétence complète de la langue écrite ne présuppose donc pas seulement une connaissance des rapports entre phonèmes et graphèmes (ce qui correspond *grosso modo* à l'orthographe) mais aussi une maîtrise des stratégies d'expression et de verbalisation qui caractérisent les différents genres écrits et notamment ceux proches

du pôle de la distance communicative. Or, dans la réalité il existe des locuteurs-scripteurs qui ne disposent que d'une maîtrise partielle des techniques appropriées du passage au graphique et du passage à l'écrit; Oesterreicher les a étudiés, notamment dans le contexte historique de l'expansion coloniale des langues ibéro-romanes, sous le nom de *semi-cultos* (cf. par ex. Oesterreicher 1994). L'étude de la production écrite de ces locuteurs-scripteurs semi-lettrés est particulièrement instructive car leur compétence incomplète, voire très limitée dans l'application des deux passages de scripturalisation y laissent transpercer des structures de l'oralité, témoignages précieux surtout pour la période avant l'avènement des techniques d'enregistrement sonore, qui ont permis la documentation et l'étude de l'oralité 'authentique'.

Parmi les mobilisés de la Première Guerre mondiale, la part de locuteurs-scripteurs semi-lettrés était sans aucun doute importante, et leur correspondance a rapidement suscité l'intérêt des linguistes (cf. par ex. la fameuse étude du Suisse Henri Frei [1929]). Avec *Les mots des Poilus* on dispose désormais d'un corpus extrêmement riche et facilement accessible de cette scripturalité souvent imprégnée de traits de l'immédiat communicatif et qui témoigne du défi que constituait la mise à l'écrit pour ses auteurs. Ainsi, si certains scribes font preuve d'une bonne connaissance de l'orthographe normative du français, caractérisée comme l'on sait par une forte tendance étymologisante, et ne commettent que quelques lapsus dans leur application, comme avec *temp* "temps" ou *pleine* "plaine" en (1)¹:

- (1) «cette boue détestable qui nous fatigue tant car nous marchons la plus part du temp comme dans la pate de seigle tu sais que ca tire c'est le terrain qui fait ça [...] aussi parfois je me dis qu'il vaudrait mieux monter le travers de Bellugues quoique ça grimpe qu'ici en pleine» (FloiracCouzou, 87, 1915; s.v. *travers*)

d'autres scribes appliquent au moment du passage au graphique des stratégies phonologisantes, comme avec *inci* "ainsi" dans (2):

- (2) «tu peut faire des compliment a les picière, que tu as acheter le saucisson car il est tres bon inci que la chair salée» (PouchetBaillargues, 22 octobre 1915; s.v. *que*¹)

Cette tendance phonologisante se montre aussi, quoique indirectement, au niveau paradigmatique à travers certaines confusions entre les catégories grammaticales, provoquées par l'homophonie. Ainsi, dans l'ex. (2), on constate le choix de *peut*, forme verbale 3S, au lieu de *peux* 2S, et de l'infinitif *acheter* au lieu du participe; dans (3) cela mène à une forme infinitive fantaisiste *mortaliter* pour "mortalité", elle-même probablement une hypercorrection de *mort*:

- (3) «la mortaliter de son Mari qu'est mort à l'hôpital» (PireaudNanteuilBourzac, 96, 1914; s.v. *mortalité*)

À noter, en plus, comme cas curieux d'un passage au graphique difficile, la segmentation erronée du groupe nominal 'l'épicière' dans (2), que le scribe rend par

¹ Les éléments en discussion dans les exemples (1) à (61) tirés de l'ouvrage de Pierre Rézeau sont soulignés dans un souci de clarté.

les picrière. D'autre part, les données des *Mots des Poilus* mettent en évidence des tentatives parfois peu heureuses de passages à l'écrit, comme par exemple l'utilisation de la voix passive périphrastique dans le but de supprimer l'expression du sujet énonciateur, structure impersonnelle presque emblématique du style écrit et proche du pôle de la distance communicative. Si l'application de cette périphrase diathétique dans les lettres des Poilus donne le plus souvent un résultat acceptable, comme dans (4), on trouve aussi des emplois marqués comme dans l'ex. (5), où l'utilisation du passif impersonnel avec le verbe modal *trouver* crée un effet de style d'une certaine maladresse :

- (4) « les 45 km qui nous séparent de Toul et de Neufchâteau ont été vite avalés » (Marquand-Aubenas, 343, 1919; s.v. *kilomètre*)
- (5) « Les sardines ont été trouvées bonnes, quoique moi je les trouvais salées, néanmoins elles ont fait manger » (GenaudeauFrossay, 287, 1916; s.v. *manger*)

Il n'est pas toujours aisé de décider si l'emploi d'une construction marquée dans l'écrit des Poilus est attribuable à une stratégie de passage à l'écrit ou à d'autres facteurs. Un cas de ce genre est la topicalisation. On sait que le français, langue SVO très rigide, a recours à des topicalisateurs morphologiques tels *quant à* ou *par rapport à* afin de placer des constituants régis dans des positions initiales de la phrase. Ces topicalisateurs, qu'on peut qualifier de diamésiquement neutres, sont évidemment attestés dans le corpus, comme dans (6) ou – bien qu'employé d'une manière marquée – dans (7) :

- (6) « Quant aux vendanges, ça ne moultait pas fort dans les baquets » (BardinAiguillonMer, 11 octobre 1916; s.v. *baquet*)
- (7) « Sous le rapport de la "cuistance", autrement dit de la cuisine, nous n'avons pas à nous plaindre » (BouconAncey, 35, 1915; s.v. *cuistance*).

Rézeau lui-même relève parmi les particularités de l'ordre des mots des exemples (analysés comme des cas d'inversion) où l'extraposition de l'élément topicalisé se fait sans marquage morphologique, comme dans (8) et (9), menant à un effet de style presque 'poétique' :

- (8) « De gros baisers je dépose sur la chère tête blonde dont je raffole tant » (ArmandineBinic, 14, 8 septembre 1915; [MP 28])
- (9) « Considérable a été le nombre des tués et des blessés » (MadecPtAven, 265, 1916; *ibid.*).

Est-ce que les scripteurs optent pour ces linéarisations marquées dans un effort de mise à l'écrit, ou est-on devant une trace d'oralité, voire même un régionalisme oral comme le laisse supposer le fait que Rézeau range ces exemples sous le paragraphe II de son chapitre « Un panorama du français au début du 20^e siècle », paragraphe en principe réservé aux traits linguistiques « qui sont à la porte du français de référence » [MP 21] ?

3. L'immédiat communicatif dans la correspondance des Poilus: Quelques exemples de la morpho-syntaxe

Dans ce qui suit, nous illustrerons l'utilité du corpus des *Mots de Poilus* par rapport à trois phénomènes morpho-syntaxiques moins problématiques, car ils font partie de ce que Koch / Oesterreicher décrivent, dans leur manuel de 1990, comme des traits caractérisant l'immédiat communicatif de la langue française. Une note brève sur les marqueurs du discours clora ce paragraphe.

3.1. *Emploi variable du négateur préverbal ne*

La tendance du français oral contemporain à l'élimination du marqueur de négation préverbal *ne*, décrit par Koch / Oesterreicher (1990, 157) comme un trait spécifique de l'immédiat communicatif de cette langue, est un sujet classique de la variation morpho-syntaxique française et a généré un nombre considérable de recherches, étant donné que l'absence du négateur *ne* n'est ni complète ni aléatoire (cf. Meisner 2016, 13sq. et Meisner / Robert-Tissot / Stark 2016 pour un état de la question). Bien que les contraintes de la mise à l'écrit exigent l'emploi de *ne*, son emploi variable est bien attesté dans la correspondance des Poilus, comme le démontrent les ex. (10-13):

- (10) «je ne veux pas quitter mes camarades d'hier, quêter un planquage de plusieurs mois» (DemeurisseParis, 201, 1917; s.v. *placage*)
- (11) «Il doit en avoir plein le c. (mais je veux pas parler militairement)» (CollompMontagnac, 217, 1915; s.v. *cul*)
- (12) «je ne pense pas qu'ils nous la ferons [*sic*] passer au bleu» (LefèvreÉtain, 233, 1915; s.v. *bleu*)
- (13) «Je pense pas que ça retourne gêler aussi fort» (CollayMontbrison, 6 février 1917; Jeanne; s.v. *retourner*)

Meisner (2016, 62sq. et *passim*) insiste sur le type du sujet grammatical comme facteur linguistique déterminant l'emploi ou l'absence du *ne* préverbal dans l'immédiat communicatif. Selon cette auteure, les sujets morpho-phonétiquement 'lourds' (c'est-à-dire: les sujets lexicaux) favorisent le maintien du *ne*, alors que les sujets 'légers' (pronominaux clitiques) favorisent son absence. Si l'on examine, à titre d'exemple, la distribution du *ne* dans les occurrences à polarité négative du verbe *abonder* dans les données des *Mots des Poilus*, on trouve cette analyse partiellement confirmée: le négateur est présent après les sujets lexicaux (ex. 14-15; à noter le sujet particulièrement 'lourd', car assorti d'une relative spécifiante, en [15]), mais il est absent après le sujet clitique *on* dans (16):

- (14) «la gamelle n'abonde pas de trop» (DucruyÉcoche, 218, 1917)
- (15) «le greluchon qui rase [...] "n'abonde" pas de servir le client» (BoassonLyon, 142, 1916)
- (16) «On abonde pas de fumer et de boire à leur santé» (ForayStJeanReyssouze, 381, 1914)

L'absence du négateur préverbal dans (16) pourrait s'interpréter aussi comme un effet de mise au graphique, car le *ne*, asyllabique devant la voyelle initiale du verbe, se confondrait avec l'élément consonantique du clitique, qui se dénasaliserait devant la voyelle. Que ce soit par motivation phonétique ou pour des motifs morpho-syntaxiques, l'absence du *ne* ne paraît pas surprenante dans cet exemple. Avec les pronoms sujets forts *nous* et *ça*, phonétiquement plus 'lourds' que leurs équivalents clitics *on* et *ce*, par contre, le négateur est présent :

(17) « Nous n'abondons pas à manger nos poires » (StPierreNantua, 1174, 1917)

(18) « nous n'abonderions pas de les manger » (BlanchardAmbierle, 88, 1914)

(19) « Ça n'abonde plus depuis l'incendie » (PestierTarare, 228, 1917)

Reste, parmi les occurrences d'*abonder* à polarité négative relevées dans *Les mots des Poilus*, l'ex. (20) qui ne se conforme pas aux hypothèses avancées, si ce n'est la présence du pronom de complément d'objet qui favoriserait l'omission du *ne* en position préverbale :

(20) « nous ne sommes pas trop mal heureux, le travail nous abonde pas » (LapougePerpezac, 7 février 1919)

3.2. *Les subordonnées concessives en malgré que*

Koch et Oesterreicher, dans leur manuel de 1990, consacrent un paragraphe détaillé à la subordination syntaxique, où ils soulignent la préférence de l'immédiat communicatif pour le mode paratactique, alors que le mode hypotactique est cultivé surtout dans la langue de distance. Cependant, ils mettent leurs lecteurs en garde contre la conclusion hâtive d'un rejet de principe de la subordination syntaxique dans la langue de l'immédiat, car les subordonnées complétives et relatives (cf. 3.3.) y sont bien attestées, de même que certains types de propositions circonstancielles. Or, parmi les subordonnées à valeur adverbiale qu'ils discutent sur la base d'exemples tirés de corpus oraux, ils ne mentionnent pas les concessives, ou bien à cause de leur rareté effective dans l'immédiat communicatif ou bien parce qu'ils les considèrent implicitement comme un sous-type des subordonnées causale ou conditionnelle. En effet, ce qui caractérise le lien entre une proposition (morphologiquement) subordonnée *p* mise en relation avec une proposition matrice *q* dans une phrase complexe à valeur concessive, est soit une 'cause contraire' (Morel 1996, 6) soit une condition inopérante (Riegel / Pellat / Rioul, 2014, 861), ce qui peut être formalisé comme suit : « bien que *p*, $q \rightarrow$ si *p*, normalement $\neg q$ ». Vue la complexité de cette relation sémantique, il n'est pas surprenant que les subordonnées concessives n'apparaissent que tardivement dans l'acquisition de la L1, et on peut s'attendre à une fréquence d'emploi basse. Cette hypothèse se voit confirmée par des études sur corpus comme celles de Detti (2017) et Pusch (2017) dont sont extraits les chiffres du tableau 1 :

Subordonnées introduites par la conjonction	Deti (2017; sur corpus écrits), N=383	Pusch (2017; sur corpus oraux), N=270
<i>même si</i>	67%	non relevés
<i>bien que</i>	13%	30%
<i>encore que</i>	5%	9%
<i>malgré que</i>	—	16%
<i>quoique</i>	15%	45%

Tableau 1 : Subordonnées concessives en français (européen) : fréquence

Ce qui apparaît dans ces chiffres, c'est, d'un côté, la proportion élevée (certes à vérifier pour l'oralité) des concessives introduites par *même si* et l'emploi plutôt limité des conjonctions spécifiquement concessives *bien que*, *encore que* et *quoique* (cependant présentées comme prototypiques pour exprimer cette relation sémantique dans les ouvrages normatifs), et, de l'autre côté, un écart diamétrique évident pour la conjonction *malgré que*, pour laquelle l'entrée du TLFi précise les éléments suivants :

Malgré que, loc. conj. [Marque la concession; loc. considérée comme incertaine par les puristes, même suivie du subj.; se rencontre except. avec l'ind. dans l'usage oral] Synon. de *bien que*, *encore que*, *quoique*.

Dans la partie lexicographique proprement dite des *Mots des Poilus*, on trouve 5 occurrences de *malgré que* (plus une dans la partie analytique de l'ouvrage), contre 32 pour *quoique* (cf. les ex. [1] et [5]), 11 pour *bien que* et une seule pour *encore que*, mais on se gardera d'attribuer une trop grande représentativité à ce comptage. Parmi les 6 subordonnées concessives introduites par *malgré que* repérées, cinq contiennent un groupe verbal à l'indicatif, alors que dans un seul cas, cité sous (26), le verbe est au subjonctif :

- (21) « et un peu de dégrais[s] ça me fera pas de mal encore, malgré qu'il n'y a pas encore si longtemps que j'ai eu » (SuillaudBignan, 57, 1915; s.v. *boudin*)
- (22) « ma santé est très bonne malgré que nous fatiguons beaucoup » (NublatMontrigaud, 156, 1914; s.v. *peine*)
- (23) « malgré que nous sommes dans les tranchées, nous avons des moments de bon temps tout de même » (*apud* s.v. *palet*)
- (24) « Malgré que nous étions tous les deux ployés dans de grosses couvertures [...] je n'ai pu dormir » (BargeBarraisBussolles, 3, 1915; s.v. *ployer*)
- (25) « Malgré que je ne suis qu'avec des Marseillais et des Toulonnais, j'ai de bons amis. » (BéroujonThizy, 124, 1915; [MP 881])
- (26) « car malgré qu'elles aillent doucement, elles sont tôt loin » (GaynardGrâne, H. G., 432, 1916; s.v. *soigner*)

Les ex. (22-24) et (26) rentrent dans une catégorie d'usage de la concessive que Morel (1996, 6 et *passim*) appelle 'concession logique', avec une relation concessive

au niveau du *dit* (Riegel / Pellat / Rioul 2014, 862), et dans ce cas la subordonnée peut suivre la proposition matrice, comme dans (22), ou la précéder comme dans les autres occurrences. L'ex. (21), par contre, correspond à une 'concession rectificative' (Morel 1996, 10 et *passim*) au niveau du *dire*, qui représente « une remise en cause par le locuteur de ce qu'il vient d'énoncer » (Riegel / Pellat / Rioul *ibid.*) ou en tout cas un affaiblissement du degré d'assertion de l'énonciation précédente. Ce type d'usage de la concessive, très courant avec la conjonction *encore que* mais possible aussi avec *bien que* et *quoique*, est en principe limité à la postposition et on lui attribue une tendance accentuée vers le mode indicatif; or, comme on a vu, cette corrélation entre type fonctionnel et choix modal ne paraît pas opérante pour les concessives en *malgré que*.

L'ex. (25) est plus difficile à classer fonctionnellement, car la relation concessive y est basée sur certaines inférences que seule une contextualisation plus large peut éclaircir. En effet, Pierre Rézeau cite cet exemple dans une annexe analytique de son dictionnaire où il parle du contact de langues et de variétés dialectales entre les Poilus et des problèmes d'intercompréhension :

- (25') « Malgré que je ne suis qu'avec des Marseillais et des Toulonnais, j'ai de bons amis. Les premiers temps je n'y comprenais rien dans leur patois, mais maintenant je comprends tout » (BéroujonThizy, 124, 1915; originaire du Rhône)

3.3. *Les subordonnées relatives*

Dans leur paragraphe consacré à la syntaxe paratactique / hypotactique, qui fait partie de la discussion des traits universels caractérisant la zone de tension entre immédiat et distance communicatifs, Koch et Oesterreicher (1990, 100) traitent sommairement les propositions relatives et soulignent qu'elles constituent un 'risque' potentiel pour la langue de l'immédiat moins planifiée à cause de leur imbrication parfois inévitable dans la proposition matrice, vu que la relative doit suivre à proximité le groupe nominal auquel elle se réfère. Ils reviennent à ce sujet au moment de présenter les traits spécifiques de l'immédiat communicatif du français en évoquant certaines allomorphies dans le paradigme des subordonnants relatifs et pour discuter la construction « cette boue détestable qui nous fatigue tant » de l'ex. (1) *supra*, type de clivée considéré comme typique de l'oral (*ib.*, 100/153). Or, les relatives de l'immédiat communicatif français constituent un champ de recherche beaucoup plus vaste que les remarques de Koch / Oesterreicher ne le laissent supposer.

Le système des constructions relatives du français de distance ('français standard') est relativement rare d'un point de vue typologique, comme l'indiquent clairement les cartes 122A et 123A du WALS (Dryer / Haspelmath [eds.] 2013), qui montrent que de tels systèmes de relativisation se rencontrent presque uniquement dans les langues européennes. Dans ces systèmes, les morphèmes subordonnants, généralement appelés 'pronoms relatifs', accomplissent trois tâches à la fois: (1) celle de marqueur de la subordination, (2) celle d'anaphore de l'antécédent nominal et (3) celle de marqueur de la fonction syntaxique ou 'casuelle' (Riegel / Pellat / Rioul 2014, 796) que l'anté-

cèdent pronominalisé remplit dans la subordonnée (cf. Lehmann 1984). Dans l'immédiat communicatif, cette accumulation de fonctions est souvent évitée (sans pour autant 'simplifier' nécessairement le système en tant que tel), et cela surtout quand l'antécédent occupe dans la relative une position autre que celle du sujet grammatical et du COD, fonctions syntaxiques qui se trouvent à la tête de la hiérarchie d'accessibilité à la relativisation de Keenan et Comrie (1977). Pour le français, ces relatives ont été systématisées par Françoise Gadet (2003; cf. aussi Gadet 1995), qui identifie 4 types de relatives réservées à l'immédiat communicatif: (1) la relative résomptive, (2) la relative réduite, (3) la relative pléonastique et (4) la relative dite 'plébéienne'.

Tous ces types de relatives 'non-standard' sont attestés dans la correspondance des Poilus. Les ex. (27-29) rentrent dans la catégorie des relatives résomptives, où après un subordonnant *que* invariable l'anaphore se réalise sous forme d'un pronom personnel (fort ou clitique) ou d'un déterminant possessif, qui en même temps indique la fonction syntaxique de l'antécédent dans la subordonnée. Frei (1929) les a appelées 'relatives à décumul', désignation fort appropriée car on voit que dans cette construction, les trois tâches du pronom relatif de distance sont réparties entre plusieurs morphèmes. Dans (27) ce décumul concerne la fonction du sujet, dans (28) celle du COD et dans (29) celle du complément du nom d'une construction possessive:

- (27) «Reçois, cher époux, de toute la famille, mille et bons baisers et de ta femme qu'elle languit que tu viennes» (Pouchet Baillargues, 275, 1915; lettre de Joséphine; s.v. *que*!)
- (28) «Je me languis de recevoir et de déguster ces pouprions, que je pense les manger avec plaisir» (OliveMarseille, 229 et 231, 1915; s.v. *pouprion*)
- (29) «Tout le tabac que je touche je le vend à un copain que son paquet ne suffit pas pour aller jusqu'à l'autre» (DoncheLarpin, 43, 1915; lettre de F. Donche; s.v. *que*!)

Gadet considère ces cas comme spécifiques de la langue de l'immédiat, tandis que les relatives à décumul qui portent sur un sujet à trait [+masculin] «s'avèrent peu stigmatisantes» (Gadet 2003, 252) et se rencontrent aussi dans la scripturalité plus proche du pôle de la distance, d'autant plus qu'avec un pronom résomptif *il* ces relatives s'assimilent à la construction impersonnelle (cf. Riegel / Pellat / Rioul 2014, 749-753) qui, elle, est plutôt réservée à la distance communicative. Dans *Les mots des Poilus*, il y a deux exemples de la relative à pronom résomptif *il* dont le deuxième (31) illustre cette ambiguïté latente avec la construction impersonnelle:

- (30) «il y en a même un [cadavre] qu'il a sa main au passage que nous rentrons dans la tranchée. La main, on y marche dessus» (FournetSauzet, 185, 1915; lettre de son frère; s.v. *y*)
- (31) «un morceau de ma tomme qu'il me reste» (NublatMontrigaud, 172, 1915; s.v. *tomme*)

Si dans ces exemples, le pronom relatif *qui* est décumulé en *que* + *il*, on trouve aussi dans les lettres des soldats des occurrences du cas opposé où une combinaison du subordonnant *que* suivi d'un pronom *il* (référentiel ou indéfini) est rendu par le scripteur comme forme contractionnelle *qui* (cf. 32-33), phénomène qui se rencontre aussi dans les complétives où c'est le complémentateur qui fusionne avec *il(s)* sujet (cf.

34-35). Ces occurrences doivent s'interpréter comme un effet de mise au graphique erronée.

- (32) «D'après le temps qui fait, de la pluie souvent, je crois que l'ouvrage te manque pas à faire» (ÉchardourNDMonts, 19 décembre 1918; s.v. *grange*)
- (33) «la belle lettre de ma Tatan Marie qui m'a fait grand plaisir de la lire» (DuperronBelmont, 33, 1917; s.v. *tatan*).
- (34) «je t'assure qui nous font barder, tout les matins a 6 heures nous sommes a cheval» (LapougePerpezac, 21 septembre 1915; s.v. *barder*)
- (35) «vous me parlez beaucoup du niston, [...] il fait déjà fantaisie, il lui faut déjà des bouts en verre [...] mais si Madame R dit qui tire de moi, cependant je n'ai jamais eu besoin de ce pastis, moi, pour m'engraisser» (OliveMarseille, 119, 1915; s.v. *bout*)

Les relatives dites 'réduites' sont introduites par le seul subordonnant *que* sans qu'il y ait d'élément pronominal résomptif; par conséquent, «la nature du lien entre relative et antécédent n'est pas précisée» (Gadet 2003, 253). Cela correspond à la stratégie de relativisation par morphème jonctif invariable attestée dans maintes langues et variétés. Les ex. (36-37) illustrent ce cas de figure, qui concerne souvent des antécédents en position oblique dans la relative:

- (36) «tu peut faire des compliment a les picrière, que tu as acheter le saucisson car il est tres bon» (= [2])
- (37) «j'ai un crayon que la mine ne vaut rien» (LefèvreÉtain, 423, 1916; s.v. *que*¹)

Les relatives pléonastiques «sont caractérisées par la double présence d'un pronom relatif et d'un élément résomptif» (Gadet 2003, 254), qui a comme mission d'indiquer la fonction syntaxique de l'antécédent qui par ailleurs est déjà identifiée par le pronom relatif. (38) en fournit une illustration typique, où le complément en *de* (*suffisamment de tuyaux d'acier*) est pronominalisé par le pronom relatif *dont* et le pronom adverbial *en*:

- (38) «C'est des tuyaux d'acier de 30 centimètres chacun et qui s'emboitent les uns dans les autres et dont on en met suffisamment pour en faire la largeur du reseau a faire sauter (DoncheLarpin, 157, 1917; lettre de F. Donche; s.v. *crocodile*)

L'ex. (39), toujours avec le pronom relatif *dont*, est moins typique et plus complexe:

- (39) «le pontonnier de Gintrac d'ont je lui fait aussi ses lettres» (FloiracCouzou, 58, 1914; s.v. *dont*)

Le *dont* semble renvoyer à une relativisation d'un complément de nom qui se trouve en relation de possession / appartenance avec *ses lettres*, mais le pronom résomptif indique plutôt une relativisation d'un complément du verbe *faire* (sans qu'une lecture 'possessive' soit totalement exclue).

Les relatives 'plébéiennes' (terme que Gadet emprunte à Damourette et Pichon) «présentent un relatif standard suivi de *que*» (Gadet 2003, 255). L'auteure souligne que dans ses données du français européen, cette construction n'apparaît que dans les relatives introduites par *où*, qui ont la particularité d'osciller entre une classification

comme subordonnée relative ou comme subordonnée circonstancielle de lieu². Les exemples repérés dans la correspondance des Poilus se limitent aussi au nexus *où que* :

- (40) « Nous sommes pour aller toujours où que ça tape dur. [...] il faut trop souvent y aller à la fourchette » (DuryLaClayette, 274, 1915; Stéphane; s.v. *fourchette*)
- (41) « je t'ai envoyé une lettre où que j'indique les terres à guarreter » (ÉchardourNDMonts, 18 septembre 1916; s.v. *guareter*)

Il reste à examiner un certain nombre d'emplois remarquables de *dont* dans les données des Poilus. Les grammairiens décrivent *dont* comme un pronom relatif qui pronominalise des groupes prépositionnels introduits par *de*, « quelle que soit la fonction du groupe prépositionnel ainsi formé, pourvu que le relatif ne soit pas complément d'un nom lui-même précédé d'une préposition » (Riegel / Pellat / Rioul 2014, 386). L'emploi le plus courant de *dont* est celui où la relativisation se réfère à un complément de nom en relation de possession, comme en (42) et dans des exemples cités *supra* :

- (42) « Il en ai de même pour un camarade de Granier dont les lettres ne parvenaient pas chez lui » (QueyVersoye, M.M., 52-53, 1914; s.v. *mortuaire*)

Or, dans *Les mots des Poilus*, on trouve dans l'exemple suivant une relative introduite par *dont* dont l'analyse pose problème :

- (43) « les choses suivantes que je n'ai pu trouver ici et dont j'ai oublié d'emporter de Périgueux » (TirefortToulouse, 67, 1915; s.v. *dont*)

On pourrait penser, d'une part, que le *dont* pronominalise *les choses* en tant que COD à la forme partitive du verbe *emporter* (*emporter de ces choses*). D'autre part, il est aussi possible que le scripteur de cette phrase a été amené à employer *dont* par influence du complément circonstanciel *de Périgueux* ou par le COD du verbe *oublier*, réalisé à la forme infinitive introduite par *de*; dans ce cas on aurait affaire à un pléonasme particulier, différent de celui qui caractérise les relatives pléonastiques présentées avant, où le *dont* se substituerait au pronom relatif *que*. Il n'est peut-être pas sans importance que ce scripteur soit originaire de Toulouse, car sous l'entrée *dont* du dictionnaire de Rézeau, on trouve aussi les exemples (43-44), produits par des soldats d'origine méridionale, où le *dont*, relatif à fonction casuelle oblique, apparaît à la place de *que* relatif à fonction de COD (à noter le pronom résomptif pléonastique dans [45]) :

- (44) « Marcelin dont je n'avais pas vu avant mon départ » (FloiracCouzou, 49, 1914)
- (45) « un petit encrier et un porteplume dont je me le suis fait prêtè » (ArmengaudMirepoix, 21, 1914)

² Dans le français américain l'ajout du subordonnant *que* est fréquent voire de règle avec d'autres conjonctions adverbiales telles *si*, *quand* ou *comment*; cela vaut notamment pour les variétés acadiennes (cf. Neumann-Holzschuh / Mitko 2018, 665ss). Il paraît que l'ajout du *que* à d'autres pronoms relatifs est exceptionnel et quasiment inexistant dans ces variétés du français aussi (Gadet 2003, 255).

Cet emploi marqué de *dont* serait alors un trait du français régional méridional, dû éventuellement à une interférence de l'occitan où, dans certaines variétés du Sud-Ouest, l'emploi de *dont* comme pronom relatif en fonction non-oblique est attesté (cf. Pusch 2001). Cependant, cette hypothèse d'un diatopisme basé sur un effet de contact de langues est infirmée ou en tout cas mise en question par une occurrence semblable (avec *dont* en fonction sujet et pronom personnel résomptif) produite par un scripteur originaire de la Savoie :

(46) « des pères de famille dont chez eux ils sont attendus » (QueyVersoye, M.M., 129, 1915)

Ce même scripteur savoyard et un Poilu vendéen fournissent en outre deux exemples, eux aussi répertoriés par Rézeau sous le lemme *dont*, où ce morphème se substitue à d'autres relatifs obliques :

(47) « j'ai écrit hier une lettre à mes parents dont je donne beaucoup d'explication » (QueyVersoye, M.M., 62, 1915)

(48) « Vous devez avoir reçu ces derniers jours une autre lettre de moi dont je vous ai demandé un colis de conserves » (PoguMormaison, 44, 1915)

3.4. Les marqueurs de discours

Koch et Oesterreicher (1990) traitent en détail ce qu'on appelle actuellement le plus souvent 'marqueur de discours / marqueurs discursif' sous le titre 'Mots de discours et stratégies équivalentes' (*Gesprächswörter und äquivalente Verfahren*; cf. Koch / Oesterreicher 1990, 50-72) comme trait universel de la langue de l'immédiat. Ils y soulignent que ces marqueurs sont opérationnels sur deux niveaux assez différents : celui de l'organisation du discours (par ex. par rapport à la structure informationnelle des énoncés ou la gestion des tours de parole) et celui du marquage des dimensions subjective et intersubjective du discours (par rapport aux fonctions expressive, appellative et phatique de la langue) où le terme de 'marqueurs pragmatiques' serait probablement plus à propos.

Les mots des Poilus contiennent de nombreux exemples de marqueurs discursifs, comme dans (48) où *donc* introduit une liste d'exemplification :

(49) « nous n'avons touché qu'une fois la distribution, donc ballon, soutache et compagnie » (OliveMarseille, 65, 1914; s.v. *ballon*)

et de marqueurs pragmatiques comme dans (50), où *quoi* interjectif marque l'expressivité subjective du locuteur-scripteur, ou dans (51), où *alors* sert à signaler la force illocutoire d'un acte de langage (probablement rhétorique) dans un échange communicatif rapporté par le locuteur-scripteur :

(50) « Voilà qu'on nous donne un cantonnement [...]. Chalchat nous y promet monts et merveilles [...], la musique du régiment tous les jours, des rues animées et des béguins à faire. La grande vie, quoi ! » (PézardParis, 244, 1917; s.v. *femme*)

(51) « - Alors nous allons nous bomber de jus ce matin ? » (DelfaudStDenisPin, 353, 1916; s.v. *bomber [se]*)

C'est au même plan de l'intersubjectivité qu'opèrent les marqueurs impliquant des verbes de cognition et de perception tels *voir* et *savoir*, que Schneider (2007) appelle 'clauses parenthétiques réduites' à cause du fait qu'ils apparaissent dans le discours sans complémenteur *que* associé par lequel ils pourraient théoriquement entrer dans un lien de rection avec la proposition dans laquelle ils sont insérés :

- (52) « Tu vois, l'histoire vaut le raconter » (ChirosselLoriol, 73, 1915; s.v. *raconter*)
 (53) « tu vois, je suis comme toi, je fais le c... ici ! » (TantyVersailles, 116, 1914; s.v. *con*)
 (54) « Tu sais, il faut guérir vite [...]. Sois bien sage, reste à ton lit » (AstrucRecoulesF, 17 juin 1915; s.v. *à*)
 (55) « On est réduit à boire de l'eau et, tu sais, un canon de temps en temps, cela ne fait pas de mal » (PlondNogent, 73, 1914; s.v. *canon*)

Dans la correspondance des soldats dépouillée par Rézeau, ce dernier marqueur *tu sais* est attesté aussi à la forme invertie *sais-tu*, tombée en obsolescence dans le langage de l'immédiat actuel :

- (56) « Peux-tu me faire [...] le calot que je te demandais il y a quelques temps. Rien ne presse sais-tu! » (VerlyHerlies, 207, 1916; s.v. *savoir*)
 (57) « mais comme disaient les bons Belges cet hiver "c'est la guerre, Monsieur, sais-tu!!!" » (BouchetChâtellerault, 197, 2015; s.v. *savoir*)

Finalement, le corpus fournit un échantillon remarquable de combinaisons de différents marqueurs de discours, comme dans les ex. (58-61) :

- (58) « Nous avons un lieutenant, quand il est à l'exercice, eh bien, ça barde ! » (BergerRozier I, 193, 1915; s.v. *barde*)
 (59) « Ah ben, tu parles d'un cocu celui-là ! Au deuxième jour, il prend la fine blessure » (BèsCastres, 111, 1916; s.v. *parler*)
 (60) « Tout à coup j'entends : "Mais c'est Francis Genaudeau, et bien quoi on ne parle plus au paysan ?" » (GenaudeauFrossay, 280, 1916, F; s.v. *paysan*)
 (61) « Et celui qui a l'appétit le plus triomphant s'entend dire par les autres, jaloux et humiliés : – Dis donc, fils, si tu n'aimes pas ça, on pourrait te faire cuire un œuf ! » (PézarParis, 301, 1917; s.v. *aimer*)

Il est à noter que bon nombre d'occurrences de marqueurs discursifs dans la correspondance des Poilus se trouvent dans des segments de discours rapporté ou discours 'mis en scène' (cf. ex. [51], [57] et [60-61]).

4. Conclusion

Les exemples cités et analysés dans cette contribution montrent que l'ouvrage *Les mots des Poilus* de Pierre Rézeau, au-delà de sa valeur lexicographique, historique et culturelle, est une excellente ressource linguistique pour la recherche sur la dimension diamésique du français de France dans la première moitié du 20^e siècle et sur les traits de l'immédiat communicatif universels et spécifiques à cette langue. Les

données fournies par ce dictionnaire permettent, en outre, de mettre en perspective la dynamique de cet immédiat communicatif sous forme de ‘diachronie de courte durée’, renforcée par la comparaison avec les données des corpus oraux plus récents.

Université Albert-Ludwig de Fribourg-en-Brisgau

Claus D. PUSCH

5. Références bibliographiques

- Deti, Tommaso, 2017. *Der Ausdruck der Konzessivität im heutigen Französisch und Italienisch*, Frankfurt am Main, Peter Lang.
- Dryer, Matthew S. / Haspelmath, Martin (eds.), 2013-. *The World Atlas of Language Structures Online*, Leipzig, Max Planck Institute for Evolutionary Anthropology, <<http://wals.info>> (23/02/2020).
- Feilke, Helmuth / Hennig, Mathilde (eds.), 2016. *Zur Karriere von “Nähe und Distanz”. Rezeption und Diskussion des Koch-Oesterreicher-Modells*, Berlin / Boston, DeGruyter.
- Frei, Henri, 1929. *La grammaire des fautes*, Paris, Geuthner.
- Gadet, Françoise, 1995. «Les relatives non standard en français parlé: le système et l’usage», in: Andersen, Hanne L. / Skytte, Gunver (éds.), *La subordination dans les langues romanes*, Copenhague, Université de Copenhague, 141-162.
- Gadet, Françoise, 2003. «La relative en français, difficile et complexe», in: Kriegel, Sibylle (ed.), *Grammaticalisation et réanalyse. Approches de la variation créole et française*, Paris, CNRS Editions, 251-268.
- Keenan, Edward L. / Comrie, Bernard, 1977. «Noun Phrase Accessibility and Universal Grammar», *Linguistic Inquiry* 8/1, 63-99.
- Koch, Peter / Oesterreicher, Wulf, 1985. «Sprache der Nähe – Sprache der Distanz. Mündlichkeit und Schriftlichkeit im Spannungsfeld von Sprachtheorie und Sprachgeschichte», *Romanistisches Jahrbuch* 36, 15-43.
- Koch, Peter / Oesterreicher, Wulf, 1990 (2^e2011). *Gesprochene Sprache in der Romania: Französisch, Italienisch, Spanisch*, Tübingen, Niemeyer (2^e édition: Berlin / Boston, DeGruyter).
- Koch, Peter / Oesterreicher, Wulf, 2007. *Lengua hablada en la Romania. Español, francés, italiano*, Madrid, Gredos.
- Koch, Peter / Oesterreicher, Wulf, 2008. «Comparaison historique de l’architecture des langues romanes», in: Ernst, Gerhard et al. (éds.), *Romanische Sprachgeschichte. Histoire linguistique de la Romania*, tome 3, Berlin / New York, DeGruyter, 2575-2610.
- Koch, Peter / Oesterreicher, Wulf, 2012. «Language of Immediacy – Language of Distance: Orality and Literacy from the Perspective of Language Theory and Linguistic History», in: Lange, Claudia / Weber, Beatrix / Wolf, Göran (éds.), *Communicative Spaces. Variation, Contact, and Change*, Frankfurt a. M. et al., Peter Lang, 441-473.
- Lehmann, Christian, 1984. *Der Relativsatz. Typologie seiner Strukturen – Theorie seiner Funktionen – Compendium seiner Grammatik*, Tübingen, Narr.
- Morel, Mary-Annick, 1996. *La concession en français*, Gap / Paris, Ophrys.
- Meisner, Charlotte, 2016. *La variation pluridimensionnelle. Une analyse de la négation en français*, Bern et al., Peter Lang.

- Meisner, Charlotte / Robert-Tissot, Aurélie / Stark, Elisabeth, 2016. «La présence/absence de *ne*», *Encyclopédie Grammaticale du Français*, <www.encyclogram.fr> (23/02/2020).
- Neumann-Holzschuh, Ingrid / Mitko, Julia, 2018. *Grammaire comparée des français d'Acadie et de Louisiane (GraCoFAL). Avec un aperçu sur Terre-Neuve*, Berlin / Boston, DeGruyter.
- Oesterreicher, Wulf, 1994. «El español en textos escritos por semi-cultos. Competencia escrita de impronta oral en la historiografía indiana», in: Lüdtke, Jens (éd.), *El español en América en el siglo XVI*, Frankfurt am Main, Vervuert, 155-190.
- Oesterreicher, Wulf / Koch, Peter, 2016. «30 Jahre 'Sprache der Nähe – Sprache der Distanz'. Zu Anfängen und Entwicklung von Konzepten im Feld von Mündlichkeit und Schriftlichkeit», in: Feilke, Helmuth / Hennig, Mathilde (éds.), *Zur Karriere von "Nähe und Distanz". Rezeption und Diskussion des Koch-Oesterreicher-Modells*, Berlin / Boston, DeGruyter, 11-72.
- Pusch, Claus D., 2001. «Aperçu de la subordination relative en gascon: Variation morphologique et particularités fonctionnelles», in: Kremnitz, Georg et al. (éds.), *Le rayonnement de la civilisation occitane à l'aube d'un nouveau millénaire*, Wien, Edition Praesens, 571-582.
- Pusch, Claus D., 2017. «*Bien que* en français parlé: une conjonction concessive entre grammaire et discours», in: Dostie, Gaétane / Lefevre, Florence (éds.), *Lexique, grammaire, discours: Les marqueurs discursifs*, Paris, Champion, 325-341.
- Riegel, Martin / Pellat, Jean-Christophe / Rioul, René, 2014. *Grammaire méthodique du français*, Paris, PUF.
- Schneider, Stefan, 2007. *Reduced Parenthetical Clauses as Mitigators. A corpus study of spoken French, Italian and Spanish*, Amsterdam / Philadelphia, John Benjamins.
- TLFi: ATILF / Université de Lorraine, *Trésor de la langue Française informatisé*, <<http://www.atilf.fr/tlfi>> (23/02/2020).